

# Flora TRISTAN (La paria)

(1803-1844)



7 avril 1803, naissance de Flora Tristan, fille du colonel don Mariano de Tristan y Moscoso et de Anne Laisnay

*« Mon enfance heureuse s'acheva, à quatre ans et demi, à la mort de mon Père ».*

**André Chazal (1796-1860)**  
**Graveur lithographe**



3 février 1821, mariage avec André Chazal  
(lithographe)

*« Nous revînmes à Paris, où ma mère m'obligea d'épouser un homme que je ne pouvais ni aimer ni estimer. À cette union je dois tous mes maux. »*

# Paul GAUGUIN (1848-1903)



1825-1830, ces 5 années sont marquées par des conflits continuels avec Chazal, de vains procès pour avoir la garde des enfants et obtenir la séparation de corps...

*« J'ai été femme, j'ai été mère, et la société m'a broyé le cœur. J'ai été assassinée, parce que je protestais contre l'infamie, et la société m'a flétrie en condamnant à regret mon assassin. Maintenant je ne suis plus une femme, je ne suis plus une mère, je suis la paria ! »*

**7 avril 1833 à 1835,  
son voyage au Pérou**

# Simon Bolivar

(1783-1830)



# Arequipa



*« Lorsqu'il s'agit d'affaires je ne connais que les lois... Vous me montrez un extrait de baptême dans lequel vous êtes qualifiée d'enfant légitime ; mais vous ne me présentez pas l'acte de mariage de votre mère ».*

Flora Tristan  
Les pérégrinations  
d'une paria



FM/La Découverte

*« Ce sont des oiseaux ravissants et sans cervelle. Entièrement soumises à l'empire de l'or, ces Liméniennes ont le cœur blasé, l'esprit sans culture, l'âme sans noblesse. Dans ce pays où l'or à l'exclusion des talents ou de la vertu a toujours été l'objet unique de la considération et le mobile de toutes les actions, les Liméniennes ne voient de preuves d'amour que dans les masses d'or qui leur sont offertes : c'est à la valeur de l'offrande qu'elles jugent de la sincérité de l'amant. »*

*« Assurez-leur une existence tolérable et ils multiplieront autant que des hommes libres, engagez-vous dans la politique de l'affranchissement graduel. »*

NÉCESSITÉ

ou l'oubli

UN BON ACCUEIL

ou

FEMMES ÉTRANGÈRES.

PAR MADAME F. Y.



Paris,

CHEZ DELAUNAY, Palais Royal.

1835.

*11/11/11*

*« J'ai dû très jeune encore pourvoir seule par mon travail à mes besoins, et à ceux de mes enfants. Il est rare qu'un tel fardeau n'excède pas la force des femmes. Il en est peu qui reçoivent une éducation appropriée à une profession et lorsque, sans fortune, elles sont délaissées par leurs maris ou obligées de se séparer d'avec eux, c'est à la loi qu'il faut attribuer les unions illicites qu'elles forment, puisque cette loi ne leur permet pas d'en contracter de légales qui assurent à leurs enfants la protection du père...»*

**«Dieu n'a donné la  
permanence qu'à un petit  
nombre de nos affections et  
nous voudrions imposer  
l'immuabilité à la plus variable  
de toutes ! »**

*« Liberté, chère Liberté, il n'est  
pour ta perte aucune  
compensation : la sécurité n'en  
est pas une ; rien au monde ne  
saurait te remplacer. »*

Flora Tristan  
Les pérégrinations  
d'une paria



FM/La Découverte

# George Sand

née Amantine Aurore Lucile Dupin de Francueil



*« Mais cet écrivain, qui est une femme, non content du voile dont elle s'était cachée dans ses écrits, les a signés d'un nom d'homme. Quels retentissements peuvent avoir des plaintes que des fictions enveloppent ? Quelle influence pourraient-elles exercer lorsque les faits qui les motivent se dépouillent de leur réalité ? »*

*« Des haines pourront se soulever contre moi ; mais, être de foi avant tout, aucune considération ne pourra m'empêcher de dire la vérité sur les personnes et les choses. »*

*« J'ai dit, après l'avoir reconnu, qu'au Pérou, la haute classe est profondément corrompue, que son égoïsme la porte, pour satisfaire sa cupidité, son amour du pouvoir et ses autres passions, aux tentatives les plus antisociales ; j'ai dit aussi que l'abrutissement du peuple est extrême dans toutes les races dont il se compose. »*

*« Lorsque l'universalité des individus saura lire et écrire, lorsque les feuilles publiques pénétreront jusque dans la hutte de l'Indien, alors rencontrant dans le peuple des juges dont vous redouterez la censure, dont vous rechercherez les suffrages, vous acquerez les vertus qui vous manquent. »*

1840

Flora Tristan

Promenades dans Londres

ou l'aristocratie & les prolétaires anglais

*Édition établie et commentée par François Bédarida*



CENTRE D'HISTOIRE DU SYNDICALISME

FRANÇOIS MASPERO

*« L'esclavage n'est plus à mes yeux la plus grande des infortunes humaines depuis que je connais le prolétariat anglais ; l'esclave est sûr de son pain toute sa vie et de soins quand il tombe malade ; tandis qu'il n'existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais. Si celui-ci n'a pas d'ouvrage à donner, l'ouvrier meurt de faim ; est-il malade, il succombe sur la paille de son grabat, à moins que, près de mourir, il ne soit reçu dans un hôpital : car c'est une faveur que d'y être admis. S'il vieillit, si par suite d'un accident, il est estropié, on le renvoie, et il mendie furtivement, de crainte d'être arrêté. »*

*« Nous entrâmes dans le grand chauffoir. Il se trouvait là une vingtaine d'hommes remplissant leur tâche avec exactitude, mais lenteur. Ceux qui n'étaient pas occupés restaient immobiles, les yeux fixés à terre, ils n'avaient pas même assez d'énergie pour essuyer la sueur qui leur coulait de toutes parts. Trois ou quatre me regardèrent avec des yeux dont la vue s'était enfuie ; — les autres ne détournèrent pas la tête. Le foreman me dit qu'on choisissait les chauffeurs parmi les hommes les plus forts, que néanmoins tous devenaient poitrinaires au bout de sept ou huit ans d'exercice et mouraient de phtisie. — Cela m'explique la tristesse, l'apathie empreintes sur la figure de ces malheureux. »*

**Mary  
Wollstonecraft  
(1759-1797)**

***« Ecoutez cette  
femme, cette femme  
anglaise, qui, la  
première, ose dire  
que les droits civils  
et politiques  
appartiennent  
également aux deux  
sexes ... »***



**Flora Tristan**

*« Il y a toutes sortes d'amusements... Un des plus goûtés est de soûler une fille jusqu'à ce qu'elle tombe morte ivre : alors on lui fait avaler du vinaigre dans lequel de la moutarde et du poivre ont été délayés ; ce breuvage lui donne presque toujours d'horribles convulsions, et les soubresauts, les contorsions de cette malheureuse provoquent les rires et amusent infiniment l'honorable société ! Il faut avoir été témoin d'une aussi indigne profanation de l'être humain pour y croire... »*

*« Ce n'est pas en enfermant chez elles les femmes que vous en finirez avec la prostitution. C'est en donnant à la femme la possibilité de vivre par son travail et aussi en ne repoussant pas au ban de la société la fille séduite et abandonnée. »*

*« La servitude est abolie, dira-t-on, dans l'Europe civilisée. On n'y tient plus, il est vrai, marchés d'esclaves en place publique ; mais dans les pays les plus avancés, il n'en est pas un où des classes nombreuses d'individus n'aient à souffrir d'une oppression légale. Les paysans en Russie, les juifs à Rome, les ouvriers en Angleterre, les femmes partout. »*

# Charles Fourier (1772-1837)



# Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825)



# *Flora Tristan*

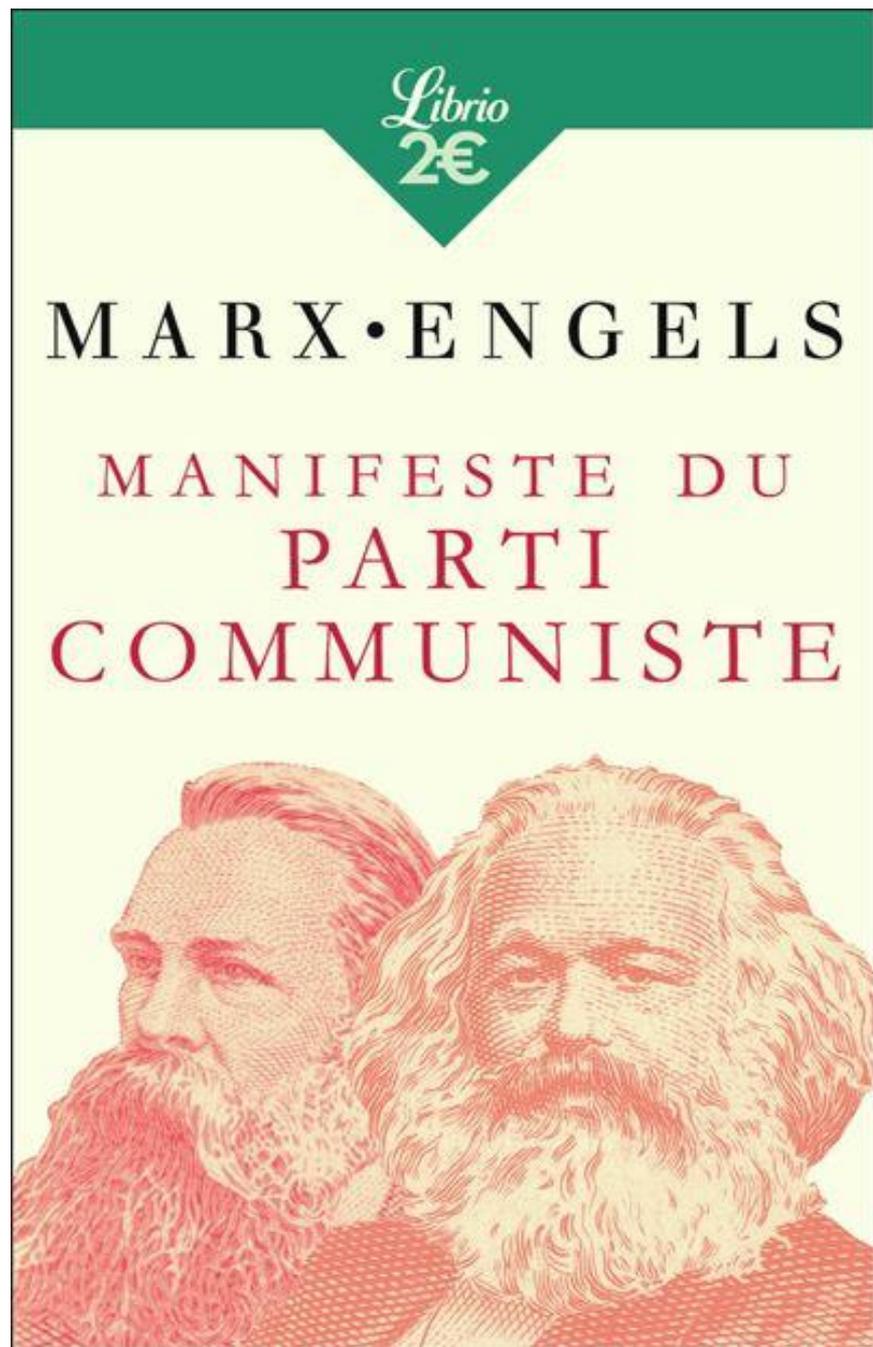
Une édition de  
Daniel  
Armogathe  
& Jacques  
Grandjonc

**UNION OUVRIÈRE**

*des femmes*  
Antoinette Fouque

*« L'homme le plus opprimé  
peut opprimer un être, qui  
est sa femme. La femme  
est la prolétaire du  
prolétaire. »*

**« Prolétaires  
de tous les  
pays, unissez-  
vous ! »**



*« Le lecteur de bonne foi retrouvera à chaque page la pensée d'unité qui me guide en toute chose. Les questions traitées dans mon livre sont envisagées au point de vue de l'unité européenne et de l'unité universelle. Grâce à Dieu, depuis longtemps j'ai rejeté loin de moi l'esprit de nationalité, sentiment étroit, mesquin, qui ne peut engendrer que le mal. »*

# Eugène Sue

(1804-1857)

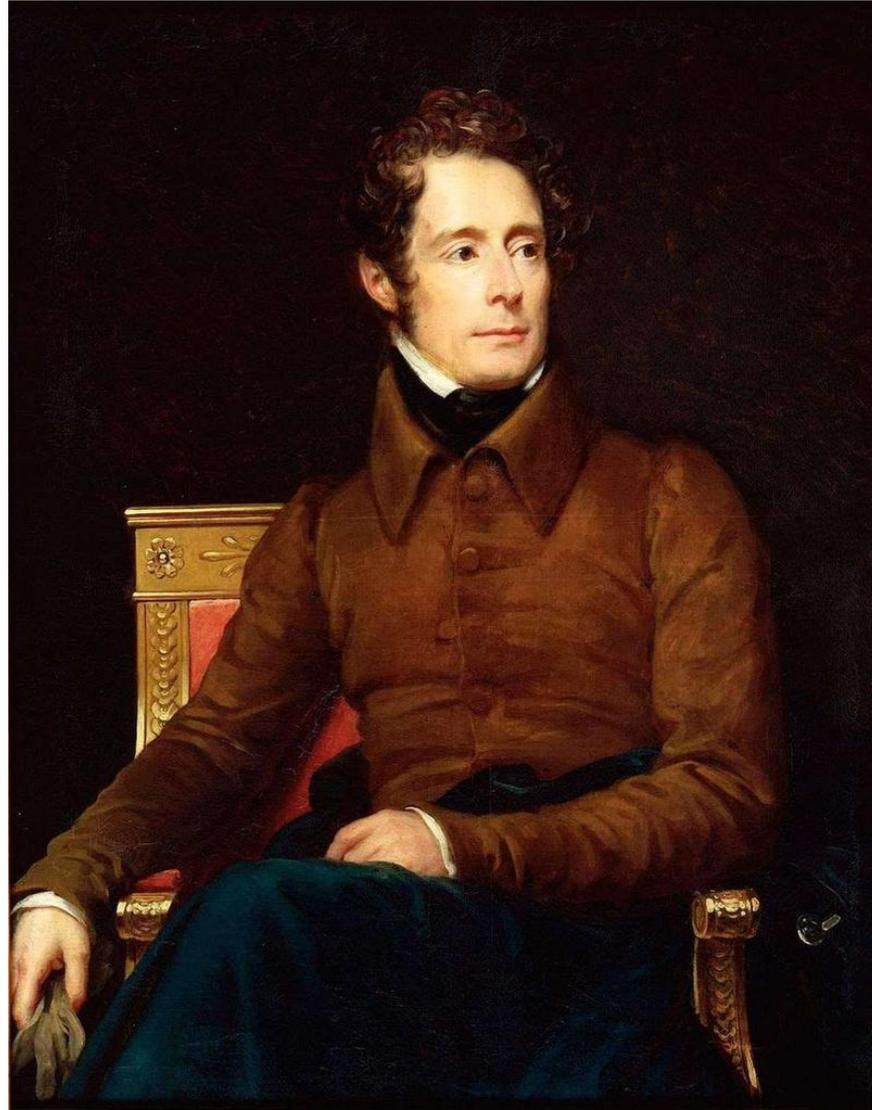


# George Sand

(1804-1876)



# Alphonse de Lamartine (1790-1869)

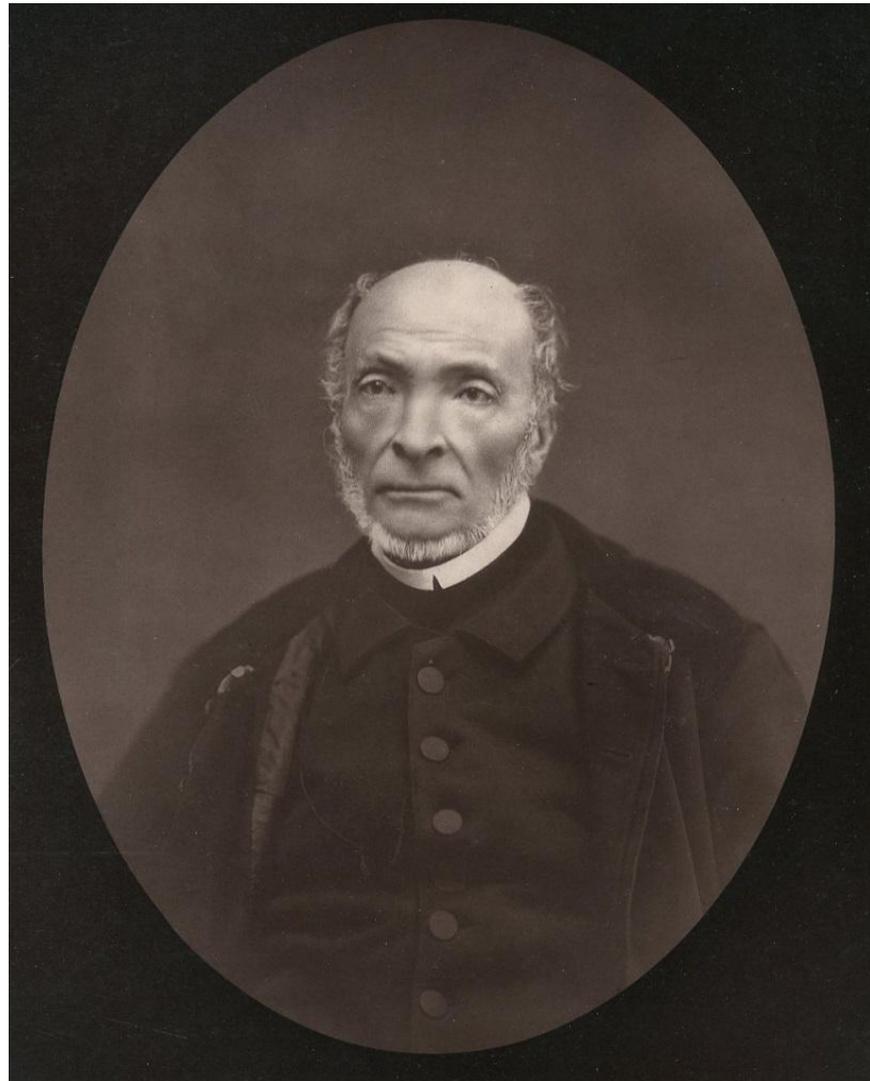


# Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)



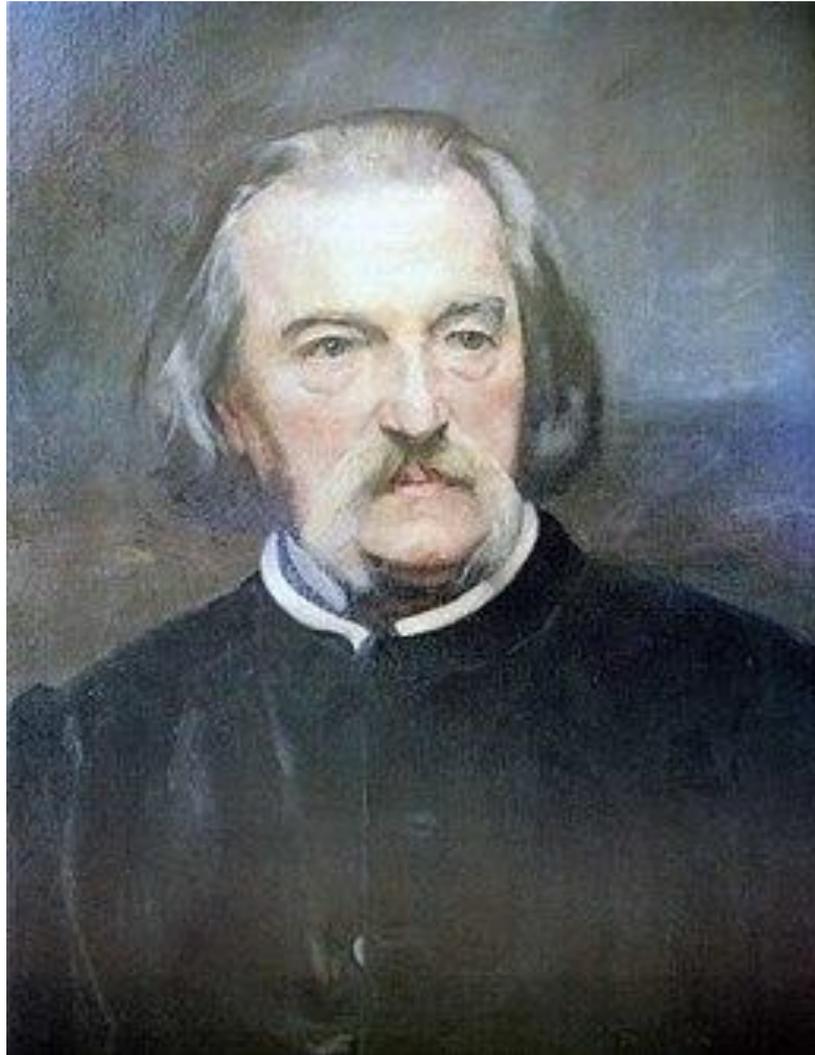
# Victor Schœlcher

(1804-1893)



# **Victor Prosper Considerant**

**(1808-1893) ( philosophe adepte du fouriérisme)**



# Agricol Perdiguier (1805-1875)

menuisier, compagnon du tour de France, écrivain et  
député français



*« Tous les fabricants auxquels je me suis adressée m'ont refusé sèchement, grossièrement, parce que les ouvriers sont de la canaille et qu'ils ne veulent pas s'occuper d'eux. »*

*« En lisant la Charte de 1830 on est frappé d'une grave omission... Nos législateurs ont oublié qu'avant les droits de l'homme et du citoyen, il existe un droit impérieux, imprescriptible, qui prime et domine tous les autres : le droit de vivre — et pour l'ouvrier, le droit de vivre, c'est le droit au travail .»*

**« Pauvres ouvriers ! Isolés vous ne comptez pour rien dans la nation ; mais aussitôt l'Union ouvrière constituée, la classe ouvrière deviendra corps puissant et respectable. »**

*« Il y a en France, approximativement, cinq millions d'ouvriers et deux millions d'ouvrières. Si chacun donne deux francs par an voilà un budget prolétarien de quatorze millions. »*

*« Par le fait seul que la classe ouvrière a élu et payé un défenseur, elle fait connaître à tous qu'elle est constituée en corps .»*

*1° de constituer l'unité compacte, indissoluble de la classe ouvrière ; 2° de rendre, au moyen d'une cotisation donnée par chaque ouvrier l'Union ouvrière propriétaire d'un capital énorme ; 3° d'acquérir, au moyen de ce capital, une puissance réelle, celle de l'argent ; 4° au moyen de cette puissance, de prévenir la misère et d'extirper le mal dans sa racine, en donnant aux enfants de la classe ouvrière une éducation solide, rationnelle, capable d'en faire des hommes et des femmes instruits, raisonnables, intelligents et habiles dans leurs professions ; 5° de récompenser le travail tel qu'il doit l'être, grandement et dignement. »*

*« A l'époque où nous vivons, il est très important pour la classe ouvrière de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la sympathie ou l'antipathie que lui vouent les autres classes de la société. »*

*« Sire, en acceptant le titre de Roi des Français, vous avez contracté l'obligation sacrée de défendre les intérêts de tous les Français. Sire, c'est donc au nom du mandat que vous avez reçu du peuple français que l'Union ouvrière vient avertir votre Majesté que les souffrances de la classe la plus nombreuse et la plus utile lui ont été cachées. [...] L'Union ouvrière ne demande aucun privilège, elle réclame seulement la reconnaissance d'un droit qu'on lui a dénié, et sans la jouissance duquel sa vie n'est point en sûreté ; elle réclame le Droit au Travail. »*

*« Sire, vous êtes propriétaire de plusieurs magnifiques domaines situés sur le sol français, vous pourriez immortaliser votre nom en offrant un de vos plus beaux domaines, pour qu'elle y bâtit son premier palais. [...] Cet acte de générosité sera la proclamation que le devoir des rois est de s'occuper principalement de la défense des intérêts de la classe la plus nombreuse et la plus utile. »*

*« Vous, Prêtres, qui, du haut de votre chaire, pouvez parler aux riches et aux pauvres, prêchez donc aux uns la justice et aux autres l'Union. Seulement, comprenez bien que les prolétaires ne demandent pas l'aumône aux dix millions de propriétaires. Non, ils réclament le droit au travail afin qu'assurés de pouvoir toujours gagner leur pain ils ne soient plus avilis par l'aumône que les riches leur jettent avec dédain. »*

*« Vous, nobles seigneurs qui vivez avec un faste princier, est-ce que vous refuseriez de donner quelques petites offrandes prises sur votre superflu aux travailleurs qui labourent vos terres, qui tissent vos riches étoffes de velours et de soie, soignent vos forêts, vos chevaux et vos chiens afin que vous puissiez prendre le plaisir de la chasse, en un mot travaillent 14 heures par jour pour que vous puissiez jouir à bon marché de toutes les superfluités du luxe le plus raffiné. »*

*« Messieurs et Patrons, En nous faisant travailler, vous vivez vous et votre famille comme des banquiers anglais. Vous amassez des richesses plus ou moins considérables. Nous, en travaillant pour vous, nous avons bien de la peine à vivre et à nourrir notre pauvre famille. — Ceci est de l'ordre légal. Aussi remarquez bien que nous ne récriminons pas ; nous ne vous accusons pas ; nous constatons seulement ce qui est. Aujourd'hui enfin, les ouvriers connaissent la cause de leurs maux, et voulant les faire cesser, ils se sont UNIS. »*

*« Une pensée désolante vient frapper au cœur tous ceux qui écrivent pour le peuple, c'est que ce pauvre peuple est tellement abandonné, tellement surchargé de travail dès le bas âge, que les trois quarts ne savent pas lire et l'autre quart n'a pas le temps de lire. Or, faire un livre pour le peuple, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.*

*C'est pourquoi j'ai compris que si je me bornais à mettre mon projet d'Union universelle sur le papier, tout magnifique qu'il est, ce projet serait lettre morte, comme il a été de tant d'autres plans déjà proposés. J'ai compris que, mon livre publié, j'avais une autre œuvre à accomplir, c'est d'aller moi-même, mon projet d'union à la main, de ville en ville, d'un bout de la France à l'autre, parler aux ouvriers qui ne savent pas lire et à ceux qui n'ont pas le temps de lire. »*

*« Le 12 avril, à quatre heures du matin, je me suis levée pour entreprendre la belle et noble mission pour laquelle Dieu dans sa toute bonté m'a choisie. [...] Une voix intérieure me disait : aie confiance dans ta mission, et, après avoir semé ta pensée à Paris, la tête de la France, pars semer dans ses membres, les villes éloignées, cette grande pensée régénératrice, le droit au travail ! »*

*« De vous seuls il dépend de sortir, si vous le voulez fermement, du dédale de misères, de douleurs et d'abaissement où vous languissez. [...] Votre action, à vous, ce n'est pas la révolte à main armée, l'émeute sur la place publique, l'incendie ni le pillage. Non, c'est l'Union universelle des ouvriers et des ouvrières. »*

*« Vous qui avez une larme pour toutes les douleurs, un dévouement pour toutes les souffrances, une parole consolante pour tous les affligés; femmes, resterez-vous silencieuses et toujours cachées lorsque vos frères et vos sœurs les prolétaires, ceux qui travaillent, souffrent, pleurent et gémissent, viennent vous demander les mains suppliantes de les aider à sortir de la misère et l'ignorance. »*

*« J'ai atteint mon but, voilà l'amour que je voulais leur inspirer ; me rendre utile afin qu'ils m'aiment, parce qu'ils reconnaissent que je puis les servir utilement... ! »*

*« Ce n'est pas ici la place de raconter combien ces réceptions froides, sèches et tout à fait anti-fraternelles, m'ont causé de cuisantes douleurs ; combien de fois, en sortant de chez ces amis du peuple, qui ont toujours le grand mot fraternité au bout de leur plume, des larmes d'indignation ont brûlé mes joues. Pauvre peuple ! Tes soi-disant amis se servent de toi mais au fond aucun d'eux n'a réellement l'intention de te servir. »*

# Élisa Lemonnier (1805-1865)



*« J'irai jusqu'à ce que  
je tombe. »*

*« Si je succombe, faites que tous ceux qui m'ont aimée sachent bien que moi aussi je les ai aimés immensément, religieusement. »*

# Inauguration le 22 octobre 1848 de la colonne brisée entourée d'une guirlande de chêne



***« J'écris pour que vous sachiez; je crie pour que vous entendiez; je marche en avant pour que vous connaissiez la route ! »***

FIN